

## NOTES DE LECTURE

**Ridha BEN AMOR, *Les formes élémentaires du lien social en Tunisie. De l'entraide à la reconnaissance*, Paris, l'harmattan, IRMC, 2011, 243 p.**

Le processus d'individualisation qui a touché la famille tunisienne a-t-il entraîné le délitement des liens familiaux et sociaux ? Telle est la question centrale que pose l'ouvrage de Ridha Benamor, enseignant-chercheur à l'Université de Tunis, qui tente d'explorer la question de l'entraide familiale et du lien social en analysant et en comparant les formes de solidarité et leur articulation avec les différents réseaux. Dans la perspective des travaux de Déchaux (2009)<sup>1</sup> qui a consacré une grande part de ses recherches à la famille et à la parenté, Ridha Benamor pointe, lui aussi, les limites d'une interprétation, dominante en sociologie, d'individualisme et d'individualisation des relations familiales et met en évidence le rôle des solidarités familiales dans une Tunisie qui traverse de profondes mutations politiques, socioéconomiques et culturelles. La massification scolaire, l'entrée massive des femmes sur le marché du travail, la baisse du taux de natalité, le recul de l'endogamie et de l'âge au mariage, sont autant d'indices qui témoignent d'un processus d'individualisation de la société tunisienne. Pour autant, Ridha Benamor refuse de parler de « désengagement de la famille » ou de son déclin. Son travail montre, au contraire, le maintien de l'entraide familiale et des solidarités intergénérationnelles qui prennent des formes différentes selon les milieux sociaux et qui fonctionnent selon une logique maussienne de don contre don. La famille demeure ainsi le support moral, matériel et symbolique à toute épreuve, y compris chez les jeunes générations qui tentent pourtant de s'émanciper de l'emprise familiale. En ce sens, l'auteur va à contre-courant de la thèse parsonienne selon laquelle l'industrialisation, l'urbanisation et la modernisation de la société entraînerait inéluctablement l'explosion, pour ne pas dire, le déclin de la cellule familiale, pour mettre l'accent plutôt sur la consolidation et l'hétérogénéité des liens intergénérationnels.

L'ouvrage est très bien documenté avec une bibliographie riche et de première main, et s'appuyant sur un important matériau empirique organisé en deux volets. D'abord, une enquête par questionnaire portant sur les pratiques d'entraide (l'accès à l'école et à la scolarité, l'accès au

---

<sup>1</sup> Déchaux, J-H. (2009), *Sociologie de la famille*, Paris, La Découverte (coll. Repères).

logement, le partage des tâches domestiques, le rôle des réseaux de solidarité, etc.). Ensuite, une enquête qualitative se fixant pour objectif d'approfondir l'enquête quantitative et portant sur un échantillon de 40 ménages pris au hasard parmi les enquêtés de la région du Grand Tunis qui regroupe des quartiers fortement différenciés d'un point de vue de leur composition et de statuts sociaux.

L'ouvrage est structuré en trois parties. La première est consacrée à l'analyse des concepts mobilisés et aux transformations ayant affecté la famille et le lien social en Tunisie. Sans aller jusqu'à retracer toutes les étapes historiques de la solidarité, Ridha Benamor examine avec soin le caractère polysémique de cette notion en nous faisant revisiter les travaux de Serge Paugam (2008)<sup>2</sup>, de Pierre Bouvier (2005)<sup>3</sup> ou encore d'Axel Honneth (2000)<sup>4</sup> qui ont tenté chacun à leur manière d'appréhender la question de la cohésion sociale et du vivre ensemble. D'emblée, il souscrit à la définition du lien social donnée par Serge Paugam qui « désigne tout à la fois le désir de vivre ensemble, la volonté de relier les individus dispersés, l'ambition d'une cohésion plus profonde de la société dans son ensemble » (Paugam, p. 24). La question de la reconnaissance, comme estime ou mépris de soi, telle que développée par Axel Honneth est également très présente dans cet ouvrage ou le capital social (Bourdieu) fonctionne sur la base de liaisons permanentes nourries par la reconnaissance d'une proximité entre les membres du groupe, dans une société tunisienne où la solidarité traditionnelle est au fondement de l'existence même du groupe. Des sociologues tunisiens affirment même qu'elle constitue le pilier de l'éthique islamique qui fait de l'entraide un impératif, à la fois devoir religieux et un acte social.

La deuxième partie aborde les différentes facettes du lien social. D'abord, les solidarités familiales qui, malgré leur recul, continuent d'alimenter les échanges au sein de la famille. Les personnes âgées vivent le plus souvent au sein de leur famille, auprès de leurs enfants et de leurs petits enfants. L'obligation sociale et morale de prise en charge des personnes dépendantes est en grande partie assurée par les familles. L'idée de « placer » son père ou sa mère dans une maison de repos est considéré encore comme un abandon et expose les enfants et plus largement tous les membres de la famille à l'opprobre communautaire. Ridha Benamor montre aussi que les grands-parents ne sont pas qu'une

---

<sup>2</sup> Paugam, S. (2008), *Le lien social*, Paris, PUF.

<sup>3</sup> Bouvier, P. (2005), *Le lien social*, Paris, Gallimard [Folio Essais].

<sup>4</sup> Honneth, A. (2000), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, éditions du Cerf (traduit de l'allemand par Pierre Rusch).

charge pour leurs enfants, ils sont d'un grand secours et viennent ainsi les soulager de l'épineux problème de la garde des enfants par exemple.

Enfin, dans la dernière partie, un regard particulier est porté aux solidarités extrafamiliales (voisinages, amis..) et informelles qui reposent sur des normes de réciprocité inégalement partagées par les acteurs selon que l'on soit issu d'un milieu aisé ou défavorisé. Ainsi, résider à proximité de ses parents caractérise beaucoup plus les milieux sociaux modestes que les classes moyennes et supérieures qui ont les moyens de leur autonomie (posséder un véhicule, payer une femme de ménage, faire garder ses enfants, etc.). S'éloignant d'une vision angélique du lien social, l'auteur s'attarde sur la crise des solidarités en mettant en évidence les conflits permanents et les tensions larvées entre voisins et entre parents qui peuvent aboutir dans de nombreux cas de rupture de liens et au déni de reconnaissance. Au-delà des individus, les tensions et les conflits touchent également les espaces résidentiels par la stigmatisation de populations de certains quartiers populaires disqualifiés à la fois socialement, moralement et symboliquement.

La quantité d'informations présentées dans cet ouvrage, la finesse des analyses et la clarté de l'exposé rendent la lecture aisée. Toutefois, en dépit de son intérêt, sans doute serait-il intéressant de creuser la question du rapport entre la religion islamique et l'entraide communautaire. Qu'est ce qui relève de la religion en tant que telle (l'obligation de la Zakat par exemple) et qu'est-ce qui découle ou peut découler des structures sociales traditionnelles (paysannerie, nomadisme) dont les interférences et les influences tendent à « imposer » l'entraide que beaucoup d'individus subissent plus qu'ils n'acceptent. Mais cela n'enlève rien à l'intérêt de cet ouvrage qui, au-delà du monde académique, intéressera sans doute d'autres publics (étudiants, institutions, associations, etc.).

**Mohamed MADOU**

**Ramdane BOUCHEBOUBA, *Les chemins d'un militant, 1930-1952*, préface de Amar Belkhodja, Alger, éditions Alpha, 2009, 575 pages.**

La publication des mémoires de Ramdane Bouchebouba est une source de la première importance pour la connaissance de l'histoire du PPA (Parti du Peuple Algérien) et du MTLD (Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques). C'est également un témoignage émouvant sur la dure condition des familles rurales qui ne possèdent que la force de leurs bras.

## Une enfance algérienne

Natif du douar Beni Thour dans la région de Boudouaou (ex Alma), l'auteur né en 1924, raconte son enfance dans une famille pauvre qui dut se déplacer plus d'une fois, à la recherche d'un travail, dans les fermes environnantes. Les terres ne manquaient pas à Alma, mais la plupart sont possédées par les colons et quelques propriétaires algériens. Les exploitations constituaient les beaux vergers d'agrumes et autres fruits, des vignobles, des terres consacrées aux primeurs et au tabac.

Toute la famille de Bouchebouba travaille : le père employé dans un chantier tandis que la mère et tous les enfants, garçons et filles, surtout au printemps au moment du repiquage des plants de tabac. Au mois de juillet, l'effeuillage, puis l'enfilage des feuilles de tabac occupent toute la famille. Les feuilles sont triées à l'automne avant d'être mises en ballots pour être vendues à la Régie des tabacs. Ce travail qui mobilisait toutes les mains libres permettait à la famille de gagner un peu d'argent, dans des conditions de travail particulièrement difficiles. Outre la longueur des journées « dix-sept heures en été », la manipulation des feuilles de tabac à mains nues est très salissante et laisse un goût très amer - si bien que « depuis le printemps et jusqu'à la rentrée des classes, mes parents et moi mangions de la galette amère » précise Ramdane Bouchebouba.

Le contrat d'exploitation est celui qui prévalait alors dans les campagnes algériennes, soit le *khamessat*. Le cinquième dévolu à la vente de la récolte est continuellement amputé des avances faites au *khammes*, si bien qu'il lui est impossible d'améliorer son sort et celui de sa famille. La précarité est telle que l'endettement est le seul recours pour survivre. Usuriers et prêteurs pressurent les pauvres paysans sans retenue. Même le départ ailleurs ne change rien à la misérable condition de ces familles démunies qui constituent une véritable armée de réserve, taillable et corvéable à merci dans ces années trente où le contrecoup de la crise mondiale aggrave la situation locale déjà très critique. L'exode rural a libéré une importante main-d'œuvre prête à se vendre à n'importe quel prix, juste pour ne pas mourir de faim. Ramdane Bouchebouba consacre plusieurs passages au vécu et à la détresse des familles contraintes de quitter les montagnes « à la recherche d'un travail chez les colons de la Mitidja. Ceux-ci en profitent au maximum pour proposer les salaires les plus bas et certains, sans honte, font faire des essais avant l'embauche pour le déchaussage de la vigne, [...] sans bourse déliée » pp. 53-54.

Dès la mort de son oncle maternel, Benmerzouga, propriétaire de terres plantées de tabac, refuse de renouveler le métayage au père de Ramdane, et le somme de quitter immédiatement les lieux. La famille

abandonne le gourbi construit sur ses terres et partit pour s'installer au village, c'était en 1935.

A la veille de la seconde guerre mondiale, son père est réquisitionné pour aller travailler à la ferme Bonnet, à Baghliia. Nouveau départ pour la famille Bouchebouba où le père et le fils sont immédiatement employés. Leur salaire est fixé à deux doubles décalitres de céréales par mois (un de blé et un d'orge) et à quinze douros (le douro est égal à 5 anciens francs).

Dans ces conditions difficiles, Ramdane Bouchebouba est inscrit en 1930 à l'école à l'âge de 6 ans, prépare le Certificat d'études primaires à la rentrée 1936-1937 et le passe avec succès.

### « Pour vivre, il faut travailler »

On l'a vu, Ramdane Bouchebouba a commencé à travailler très jeune dans les champs de tabac. Muni du CEP, il est livreur de pain pour le compte du boulanger du village. À Boudouaou, il découvre l'existence d'une section du PPA et l'influence de l'Association des Ulémas, assiste à l'élection au conseil général de Mohammed Douar en octobre 1937... R. Bouchebouba devient tout de suite sympathisant du parti. La lecture du journal *el Ouma* le passionne. Il adhère au syndicat des boulangers. En même temps, il pratique le football avec les jeunes de son âge avant d'être intégré dans le club local, la JSA (la Jeunesse Sportive de l'Alma). Le déclenchement de la Seconde guerre mondiale entraîne l'arrestation des militants du PPA qui est interdit. La défaite de la France en juin 1940 et la mise en place de l'Etat de Vichy sont le moment où le jeune R. Bouchebouba s'instruit un peu plus des choses de la politique et de la résistance du fait de la présence à la boulangerie où il continuait de travailler avec un Espagnol, anti fasciste. Dès octobre 1941, clandestinement, la section du PPA dissoute est de nouveau mise sur pied...R. Bouchebouba y participe bien entendu. A la fin de l'année 1942, « Boudouaou est devenu [...] un bastion et un relais entre Alger et la Basse Kabylie pour la propagande nationaliste ». Le 7 novembre 1942, le débarquement anglo-américain ouvrit une page nouvelle pour l'évolution politique des Algériens.

### Ramdane Bouchebouba poursuit son action dans la région

R. Bouchebouba est très actif dans l'organisation du PPA, se dépense sans compter pour développer les idées du parti clandestin, principalement dans l'Est de la Mitidja. Il est alors le principal animateur du comité local de Boudouaou. Il s'occupe intensément de la formation politique, fait lire *Al Watan* et *l'Action Algérienne*, entreprend un travail de propagande auprès des soldats algériens et sénégalais stationnés dans le village, y rencontre Benkhedda Benyoucef, Benhabylès Abdelmalek.

Quand les *Amis du Manifeste et de la Liberté* (AML) sont créés au printemps 1944, R. Bouchebouba et ses compagnons se fondent dans les sections AML, non sans prendre les « postes clés : le secrétariat général et la trésorerie ». Ce fut un moment décisif pour la politisation des populations rurales auquel participe R. Bouchebouba. Mais l'été 1944 commence mal pour R. Bouchebouba qui est licencié par son patron. Il est alors embauché à Reghaïa par l'armée anglaise comme civil dans les ateliers de réparation. Il y passe cinq mois jusqu'au mois de février 1945... Dans sa famille, sa mère craint qu'il ne soit arrêté à cause de ses activités nationalistes. Elle avait en mémoire les dures représailles qui ont suivi le soulèvement de 1871. Cette insertion dans le temps long de la résistance encourageait sa détermination plus qu'elle ne l'en éloignait. Durant cette période, R. Bouchebouba achète des armes à l'armée américaine. La mobilisation de l'Est-Mitidja s'amplifie : on compte pour Boudouaou, Reghaïa, Aïn Taya, Rouiba 1180 militants et 1424 sympathisants inscrits aux AML. R. Bouchebouba participe au défilé du 1<sup>er</sup> mai 1945, R. Bouchebouba défile dans les rues d'Alger pour la première fois. Après les manifestations du 8 mai et le déchaînement de violence dont les villes de Sétif et de Guelma, R. Bouchebouba est informé de l'imminence d'un soulèvement prévu pour le 23 mai 1945... Il rapporte le contenu des discussions à l'annonce de cette décision, les préparatifs d'un plan d'attaque et la question du manque d'armes qui hantait la plupart des militants. Le 22 mai parvient le contre ordre qui est accueilli avec soulagement par les uns, avec regret et mécontentement par les autres. La déception de certains est telle qu'ils abandonnent leur responsabilité à ce moment.

### **L'action militante de Ramdane Bouchebouba de 1945 à 1952**

Le 29 mai 1945, R. Bouchebouba reprend ses activités militantes. Quand le Parti réapparut sur la scène publique, son engagement se poursuivit. Ainsi le 19 octobre 1946, jour des élections législatives, R. Bouchebouba se retrouve au bureau de vote de Boudouaou, comme responsable du MTLD. Cette présence lui valut d'être exclu de la JSA. C'est alors que R. Bouchebouba décide de créer l'Etoile Sportive Musulmane de l'ALMA (ESMA) qui arbore les couleurs verte et blanche (1947).

A compter de cette date, la vie de R. Bouchebouba se confond avec celle du parti. Il connaît sa première arrestation le 2 mai 1947 à la suite d'inscriptions murales. Après sa libération survenue le 27 octobre de la même année, la direction du PPA-MTLD décide de l'affecter, le 2 novembre 1947, dans la région de Palestro où le parti compte 9 736 adhérents ; Beni Khalfoun en a 2987 ! R. Bouchebouba met au point une

organisation clandestine non sans difficultés « allant des susceptibilités aux conflits d'intérêts familiaux ». Lors des élections municipales d'octobre 1947, il veille au succès de la liste MTLD menée par Tahar Ladjouzi.

Au mois d'août 1948, le PPA-MTLD réorganise le territoire divisé désormais en 9 wilayas. R. Bouchebouba est toujours affecté à la 6<sup>e</sup> wilaya celle de Médéa qui s'étend « du versant sud du Djurdjura jusqu'à l'extrême sud algérois » dont le responsable est Mohammed Dekhli (dit Si Bachir). Outre la daïra de Palestro, R. Bouchebouba a la charge de la daïra de Bouïra. Ses activités sont entrecoupées par les poursuites policières. L'été 1949, il est affecté dans l'Oranie. Nommé chef de la daïra de Sidi Bel-Abbès, il sillonne la région avant de diriger la daïra d'Oran au mois de mai 1950. Le moment est difficile car l'O.S. (Organisation Spéciale) vient d'être démantelée et les arrestations en cascade déstabilisent la vie du parti.

L'été 1950, R. Bouchebouba accueille Abdelhafid Boussouf et le familiarise avec la région d'Oran et de Mostaganem. Boussouf fut nommé à la tête de la daïra de Sidi Bel-Abbès à la fin de l'année 1950. R. Bouchebouba est toujours responsable de la daïra d'Oran, il est en relation avec Mohammed Maroc, le chef de la Wilaya d'Oran, ex membre de l'O.S., recherché par la police.

Au début d'avril 1951, R. Bouchebouba est affecté à la daïra de Médéa fait ses déplacements les jours de marché dans les centres de Berrouaghia, Aïn Boucif, Boghari et Chellala. Il y séjourne six mois avant d'être muté de nouveau à la Wilaya de Sétif à la fin de septembre 1951 où le parti connaissait des difficultés et manquait de militants. La forte présence de l'UDMA compliquait l'implantation du parti en particulier à Saint Arnaud (El Eulma) (ville où était installé le docteur Lamine Debaghine).

Lors de la réunion du Comité national du parti en janvier 1952, il échappe de peu à l'arrestation en s'enfuyant du local situé au numéro 15 de la rue Marengo, à Alger.

Les mémoires de R. Bouchebouba ne vont pas au-delà de cette année 1952 malheureusement. Ce militant sera membre du CRUA créé au printemps 1954. Nous aurions aimé connaître de l'intérieur les activités du CRUA et les liens qui unissaient ses fondateurs, les divergences nées lors de la scission qui a divisé les rangs du parti PPA-MTLD. Comment fut accueillie la décision prise par les « 22 » de passer à la lutte armée ?

Nous ignorons aussi comment R. Bouchebouba a poursuivi ses activités militantes au sein de la fédération de France, les circonstances de son arrestation en 1959.

Ces mémoires sont une véritable mine pour l'historien qui, comparées aux archives policières, permettront de rendre compte de l'évolution du parti depuis la Seconde guerre mondiale jusqu'au début des années 1950. Le texte est très bien écrit et se lit agréablement, il faut rendre grâce au travail soigné de l'éditeur.

**Ouanassa SIARI TENGOUR**

**Sébastien SHEHR, *La vie quotidienne des jeunes chômeurs*, Puf 1999.**

Préfacé par André Gorz, ce livre par l'approche mise en œuvre, participe au renouvellement des catégories d'analyse du chômage et de la figure du chômeur référant à « l'imaginaire productif ». L'auteur s'appuie sur des travaux ayant marqué significativement le domaine tous, plus ou moins inscrits dans une vision d'une société partagée - entre actif et non actif et la « fascination pour le travail » considéré comme « catégorie anthropologique invariante, une essence exprimant notre humanité profonde », focalisée sur le modèle fordien et « le paradigme de l'usine ». Interroger les jeunes sur leur rapport au travail, mettre en exergue le vécu et la vie quotidienne, permet de sortir de la vision misérabiliste et normative du chômeur en mettant au centre de l'analyse, l'idée des mondes sociaux du chômage privilégiant « les pratiques et les discours qui les constituent ». Cinq approches, produites entre 1978 et 1991 font l'objet d'une présentation critique dans une première partie : celle de O. Galland et M.V. Louis sur « Le chômage comme moment du travail salarié », D. Schanpper (1981), avec « Trois formes d'épreuve du chômage » et celle du P. Grell (1985) sur « Les vécus du chômage et les pratiques de débrouillardise », l'approche mise en œuvre par P. Grigolani (1986) qui, à partir de récits de vie, analyse l'expérience de la précarité reflétant « Trois manières de travailler et une manière de s'y refuser ». Enfin la cinquième recherche menée par L. Roulleau-Berger (1991) à partir du comment se fait l'accès à l'emploi, analyse les sens attribués à l'emploi précaire.

L'auteur part de recherches menées dans ce sens : tout d'abord celle de P. Grell basée sur le concept de trajectoire, structurée autour de 8 chapitres, cet ouvrage de près de 300 pages s'appuiera sur 4 trajectoires de chômeurs pour analyser les pratiques et les modes de vie, les modes d'agir et les formes de sociabilité, le rapport à la temporalité et l'expérience du chômage et la construction identitaire. Est-on aujourd'hui face à une « mutation socioculturelle avant tout générationnelle » ? Les chômeurs ne sont pas des victimes passives de contraintes sociales.

**Nouria BENGHABRIT-REMAOUN**